

Fejtő politologue

Peut-être n'est-il pas inutile de se demander ce qu'est un politologue ? Il n'est évidemment pas journaliste, ni simple commentateur non plus. Il doit aller plus loin que ceux-ci pour comprendre et faire comprendre les liens entre les événements qu'il observe et en rechercher les causes profondes sans s'arrêter aux apparences. La politologie est en effet la recherche, l'étude et l'explication des faits qui influent d'une façon substantielle sur la vie de la cité et qui souvent la déterminent.

Comme toutes les sciences humaines elle ne peut qu'être éminemment inexacte. Même si nous savons comment les hommes agissent d'habitude face aux situations politiques, nous ne pouvons en être toujours surs. C'est ce qui constitue le désespoir des politologues et le charme de la politologie.

Un dernier point concerne le fait que la politologie a besoin d'une autre science avec laquelle agir. Comme la statistique, qui à elle seule n'est qu'un aspect mineur de la mathématique mais prend son sens si elle est appliquée par exemple à la démographie ou à l'économie, de même l'étude des phénomènes politiques ne doit pas rester à la surface si elle ne veut pas être de la simple chronique qui traite de l'actualité en la déconnectant du passé. Donc elle a besoin de l'histoire et de la sociologie. Un vrai politologue scrute le présent avec l'intelligence et la culture de l'historien. Dans ce sens la politologie n'est pour ainsi dire que de l'histoire écrite sur-le-champ, avec un désavantage vis-à-vis de celle-ci : l'absence de documents et un avantage : la connaissance immédiate des personnages et de l'atmosphère qui les entoure.

C'est par le journalisme et l'histoire que Fejtő parvint à être un politologue. Tout en ayant commencé par la littérature avec sa collaboration à la revue *Szep Szó* dans les années trente, il ne pouvait rester loin de l'engagement dans le journalisme politique. Mais d'autre part, il devait cesser d'être engagé politiquement pour voir les choses sans être aveuglé par la passion et par l'idéologie. Nous avons eu assez de politologues et d'historiens qui ont trahi leur mission parce qu'ils avaient « *an axe to grind* » — comme disent les anglais — pour savoir qu'on ne peut leur faire confiance. Si j'emploie une expression anglaise, c'est parce que je pense par exemple à Eric Hobsbawm, membre du parti communiste britannique, qui a reconnu publiquement avoir caché dans ces œuvres historiques les crimes de Staline et de l'URSS pour ne pas nuire à sa cause et ne pas contredire son militantisme. Comme

on verra, par son caractère et son honnêteté Fejtö ne pouvait appartenir à cette école de pensée et de vie.

Le départ de Fejtö pour Paris, bien que douloureux comme le sont toujours les exils, même volontaires, était peut-être nécessaire pour qu'il devienne soi-même. Mais, avant de parler de la métamorphose de Fejtö de journaliste en politologue et historien, je voudrais souligner que s'il eut à affronter beaucoup de difficultés il eut aussi nombre de chances et d'abord d'être né dans une Europe comme celle qui précéda la première guerre mondiale. Aujourd'hui on parle beaucoup de globalisation, d'Europe unie, d'institutions internationales. On oublie que tout ceci existait sous d'autres formes dans le monde évoqué avec une nostalgie désolée par Stefan Zweig. C'était une Europe déjà « globalisée », non seulement du point de vue des échanges commerciaux, de la grande finance, du monde du travail avec l'internationale des partis socialistes, mais aussi et spécialement sur le plan de l'esprit, de l'art, de la pensée. Justement dans le domaine de la sociologie l'italien Gaetano Mosca, le suisse Wilfred Pareto, les allemands Max Weber ou Werner Sombart, l'italo-allemand Robert Michels constituaient, malgré toutes leurs différences, une sorte de communauté idéale, une corporation internationale. Les écrivains de Vienne, de Budapest, de Paris communiaient, dialoguaient entre eux non seulement par l'intermédiaire de leurs œuvres mais aussi personnellement. Bien entendu Fejtö naquit trop tard pour vivre dans cette période historique, mais pas assez tard pour en respirer l'air, d'autant plus que de ce monde qui allait disparaître l'Autriche-Hongrie avait constitué un élément fondamental.

Cet air il l'avait respiré dans les différentes parties de l'empire, partout où sa large famille avait des branches, en Slovaquie, en Autriche, dans les régions de la future Yougoslavie, dans les provinces italo-phones. Les expériences de son enfance et de son adolescence devaient le préparer à ses activités futures.

La destruction du monde d'avant la guerre, la fin non seulement de l'Autriche-Hongrie, mais aussi des autres empires multinationaux donna naissance ou agrandit des états comme la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, qui étaient eux aussi multinationaux et qui envers leurs minorités se révélèrent encore plus oppressifs que ceux qui avaient disparu. De plus la guerre et la paix avaient produit aussi un ferment d'idées de toutes sortes dans l'art et dans la politique, idées principalement antidémocratiques, autoritaires, voire totalitaires. Toute la jeunesse de ses années-là y fut impliquée et Fejtö ne pouvait désertier les aventures de son époque. Toutefois son militantisme parmi les communistes fut bref et, après les premières preuves dans la littérature, il comprit que sa véritable vocation était une autre : celle à laquelle l'appelaient et l'avaient préparé les atouts que j'ai nommés, et il fut d'abord journaliste.

On dit que le journalisme conduit à tout à condition d'en sortir, mais au début il ne lui était justement pas possible d'en sortir, parce que c'était la profession qui lui permettait de vivre, lui étranger, à Paris. D'ailleurs sa connaissance de l'Europe et notamment de la nouvelle Europe centre-orientale lui permettait et presque l'obligeait à expliquer ce que les esprits cartésiens des français ne réussissaient pas à comprendre : comment un règlement diplomatique qu'ils considéraient le plus rationnel et logique comme celui des traités de paix de

Versailles, de Saint-Germain-en-Laye, du Trianon, œuvre en grande partie de la savante diplomatie française. ne suscitait pas l'acceptation, voire l'admiration de tous ces peuples et ne réussissait pas à assurer la paix et la sérénité pour lesquelles les peuples s'étaient battus et entre-tués pendant cinq ans.

C'est après avoir surmonté les dangers et les tragédies du deuxième conflit européen que sa tâche d'explication se fit encore plus passionnante. Ce fut en traduisant, en étudiant, en expliquant tout ce qui à partir de 1945 arrivait dans l'espace de l'ancien empire austro-hongrois qu'il put exercer ses qualités de «savant de la politique». Pour un observateur aigu la situation était à la fois plus facile et plus difficile. Plus facile par ce que dans tous les états de la région en deux ou trois ans avait été instauré le même système politique ; plus difficile à cause des différents caractères, des histoires et des réactions des peuples concernés face à la nouvelle situation.

Il y eut dans cette période l'intermède diplomatique de Fejtő qui fut appelé par le comte Mihály Károlyi à travailler comme attaché de presse dans son ambassade. Je crois qu'il accepta par patriotisme, mais sans les illusions que se faisait son patron. La déception fut amère pour les deux, mais peut-être moins pour Ferenc, peu disposé à croire à la bonne foi des nouveaux gouvernants de Budapest, qu'il connaissait bien. L'épisode de son entrevue avec György Lukács, qui eut lieu justement alors, est très significatif, car il mit face à face deux caractères, je dirais presque deux types humains et même deux politologues, comme on verra dans la suite.

C'était la brève phase où le gouvernement de Budapest, déjà sous l'emprise des communistes et asservi à l'Union Soviétique mais dépourvu de soutien intellectuel à l'intérieur et à l'étranger, cherchait à se donner une image internationale présentable en cherchant à gagner des personnalités prestigieuses, qui auraient pu collaborer à la « construction d'une Hongrie socialiste ». Un des agents de cette campagne de recrutement, une sorte de chasseur de têtes, était justement Lukács. On a vu que Károlyi, le hongrois le plus connu sur le plan international, avait accepté de collaborer, quitte à s'en repentir amèrement assez tôt. Parmi les autres « cibles » de la « campagne communiste des achats » il y avait des personnalités comme István Bibó, Sándor Márai, et Fejtő, duquel on attendait qu'une fois rallié il fasse œuvre de propagande dans les milieux français du journalisme et de l'*intelligentsia*. Son cas était délicat car il avait été déjà membre du parti, duquel il s'était éloigné. On lui avait même fait grief d'avoir contribué à l'«apostasie» d'Attila József, à la suite de laquelle celui-ci avait été expulsé du parti communiste. La cause, toutefois, ne semblait pas désespérée. Fejtő ne disait-il pas de nourrir toujours des sympathies pour le socialisme ? Et le parti socialiste hongrois n'avait-il fusionné avec le communiste ? Il aurait suffi qu'il fasse une toute petite autocritique, tout lui serait pardonné et il serait réintégré dans le parti avec tous les avantages que cela signifiait. Il aurait pu rentrer en Hongrie après dix ans d'absence et y recevoir l'accueil qu'il méritait. Une telle proposition montre comme Lukács, tout en étant un philosophe – grand ou petit – était un bien piètre psychologue. Il est impossible d'imaginer que Fejtő accepte, mais il est trop facile se représenter ce

qu'il lui serait arrivé s'il l'avait fait. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il ne serait pas arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Cependant, après ce refus, ni Lukács ni les dirigeants de Budapest ne s'attendaient pas à que le procès contre László Rajk donne lieu à la réaction que Fejtő réussit à susciter en France avec ses articles, notamment celui qu'il titra « Le cas Rajk est une nouvelle affaire Dreyfus internationale ». C'est cet article, traduit dans plusieurs pays occidentaux, qui le fit connaître en dehors de la France comme un commentateur informé de ce qui se passait dans l'Europe de l'est. Bien entendu, les communistes occidentaux se déchaînèrent contre lui. A l'objection, que communistes et compagnons de route lui faisaient, selon laquelle Rajk avait fait des aveux, il répondait évoquant une œuvre littéraire écrite par l'ancien communiste Arthur Koestler : « Le zéro et l'infini », qui — on l'a vu dans la suite — n'était pas du tout une œuvre d'imagination, mais reflétait parfaitement la réalité du stalinisme et de ses méthodes. Il expliqua à plusieurs interlocuteurs qu'en avouant des crimes inexistantes un véritable communiste ne fait que son devoir, évidemment le dernier, pour le bien du parti. En tout cas ce n'était pas seulement la connaissance de la psychologie communiste qui lui montrait la vérité que les autres se refusaient à voir. Il y avait aussi sa sensibilité, ce flair politique qui devait le pousser à écrire peu de temps après son « Histoire des démocraties populaires ». Ce fut, si l'on y réfléchit, assez téméraire de sa part. Comment décrire un procès historique en cours, presque à peine amorcé, sans disposer de tous les instruments nécessaires, c'est à dire les documents gardés dans les archives, sans même pouvoir interroger ni les protagonistes ni leurs sujets, enfermés déjà, comme ils l'étaient, derrière les frontières qu'on appelait le « rideau de fer » ? Et pourtant ce livre qui, malgré l'hostilité des milieux académiques de l'époque, fut traduit dans plusieurs pays, avait surmonté les difficultés et réussi à expliquer pour la première fois la vérité profonde de la réduction en servage de l'Europe soviétisée. Ses analyses, écrites quand Staline et ses acolytes étaient encore vivants, ont été confirmées après 1989. Quels étaient les secrets qui avaient permis cet exploit ? On l'a déjà dit : d'abord la connaissance que Fejtő avait de ces peuples et de la mentalité communiste, deuxièmement son flair politique et en troisième lieu son honnêteté intellectuelle, qui ne lui avait jamais fait défaut dans tous les articles, les essais et les livres. C'était l'application fidèle du programme qu'il avait mis en exergue à son livre, résumé dans la phrase de Marc Bloc : « Robespierriistes, antirobespierristes nous vous en implorons par pitié, dites-nous simplement comme était réellement Robespierre ».

Commença alors l'activité internationale de Fejtő en tant que politologue, avec une attention particulière d'abord aux pays de l'est européen qu'il connaissait très bien. Non qu'il fut le seul. Il y avait beaucoup de soi-disant « experts » qui inondaient les pages de nos quotidiens et de nos revues avec des analyses plus ou moins subtiles et sophistiquées, mais presque tous ces experts avaient une caractéristique en commun : ils étaient des communistes, staliniens ou d'autres paroisses : trotskistes, titistes et plus tard maoïstes. Dans la meilleure des hypothèses il s'agissait d'anciens communistes repentis mais pas assez... Ils avaient répandu la croyance que seulement celui qui se reconnaissait dans le marxisme-léninisme possédait les instruments nécessaires pour expliquer les événements qui se déroulaient dans le « camps socialiste ». Les noms seraient nombreux et je ne citerai

que les plus connus : Isaac Deutscher, Jean Ellenstein, Maria Antonietta Macciocchi et l'inévitable Lukács, qui d'ailleurs ne donnait le trésor de ses réflexions que dans les périodes dans lesquelles il ne craignait pas devoir faire autocritique ou affronter des risques plus graves. Pour eux tous aucun Robespierre ne pouvait ni ne devait être discuté. Nous savons bien qu'il y a deux catégories d'anciens communistes : ceux qui gardent toujours la nostalgie de leur appartenance à un parti qui, ayant résolu tout les problèmes du monde, leur donnait le confort intellectuel et la tranquillité de l'esprit ; et ceux qui comme Fejtő en guérissent comme d'une maladie de jeunesse, dans laquelle ils ne retomberont plus. Moins encore que les fanatiques mal repentis il n'aimait non plus les esprits qui, ayant acquis une renommée de clarté et d'une indépendance presque olympienne, y renonçaient dès qu'il était question de l'Union Soviétique et du communisme. « Malheureusement — il a écrit — dans la France de cette période (c'est à dire d'après la deuxième guerre mondiale) j'ai connu d'autres intellectuels tel Julien Benda, qui malgré une philosophie rationaliste bien élaborée avait cédé à l'illusion de voir dans le « premier pays du socialisme » la terre promise, où le monde entier aurait trouvé son salut ». Et Benda n'était pas le seul, même s'il était peut-être le plus connu.

C'est armé donc de son honnêteté intellectuelle, comme de sa culture et de son expérience, qu'il élargit toujours plus le champ de ses analyses. Bien entendu, la politique et l'économie de l'Europe centrale et orientale restaient son domaine privilégié ; s'y ajoutaient les partis communistes et notamment le français et l'italien, et les pays communistes des autres continents comme la Chine ou Cuba. Ses intérêts le poussaient aussi à s'intéresser à des questions plus théoriques comme le révisionnisme de Bernstein, à l'art et aux problèmes religieux, dont le rapport entre judaïsme et christianisme, sur lequel il devait revenir plusieurs fois jusque dans ses dernières années.

Un chapitre important devrait être dédié à ses rapports avec Raymond Aron, qu'il admirait beaucoup et qui avait reconnu en lui un esprit semblable, presque un frère plus jeune. Tous les deux étaient profondément intéressés à la politique contemporaine et à l'avenir de l'Europe et leurs jugements se rejoignaient en plusieurs points. En parlant du style et de la méthode d'Aron, Fejtő révélait inconsciemment quelle était aussi sa ligne de conduite. Écoutons-le parler d'Aron : « Son activité était fondée sur une analyse des faits la plus précise possible. Toujours prudent et modéré, sa fermeté résultait encore plus irritante pour ses adversaires, justement parce que elle était sereine et sans fanatisme. Dans sa grande passion de comprendre et de faire comprendre, il fit de l'impartialité l'objectif le plus absolu ». A ce sujet qu'il me soit permis de rappeler deux anecdotes d'une certaine façon parallèles. On sait quel fut longtemps le mot de la jeunesse « révolutionnaire » française : « Il vaut mieux avoir tort avec Sartre qu'avoir raison avec Aron » ; et l'on connaît aussi la constatation un peu désabusée que Aron fit quand les mensonges marxiste-léninistes, maoïstes et tiers-mondistes apparurent au grand jour : « Ce n'est pas ma faute si j'ai eu presque toujours raison ». Ainsi, lorsque tout le monde dû reconnaître que les analyses de Fejtő avaient été confirmées par l'histoire, un de ses opposants les plus acharnés, Pierre Courtade, eut le culot d'affirmer : « Vous, Fejtő, avez eu tort d'avoir eu raison, j'ai eu raison d'avoir eu tort ». Sur quoi le

commentaire découragé de Fejtő fut la phrase qui conclut la pièce de Sartre « Les mains sales » : « Ils sont irrécupérables ».

J'ai déjà signalé le fait que Fejtő et Lukács ont été, d'une certaine manière, concurrents en tant que politologues et c'est pourquoi ils avaient, en plusieurs occasions, publié dans la presse française et italienne des commentaires sur les mêmes événements. A ce sujet je voudrais me borner à citer un seul exemple, qui concerne les conséquences à tirer du printemps de Prague en 1968. Fejtő en parla à la fin du 2ème volume de son « Histoire des démocraties populaires », paru en 1969. « On peut espérer — les citoyens des pays de l'est l'espèrent — que le Dubcek suivant se dressera au centre même du Système. A Moscou ». C'était une prévision qui ne manqua pas de se réaliser. Lukács lui aussi donna sur les conséquences de l'invasion de la Tchécoslovaquie une opinion que par prudence il garda pour soi et qui ne fut publié qu'après sa mort, en 1971. « Je suis convaincu — il écrit dans un texte confié au communiste australien Bernie Taft — qu'en tout cas il sera impossible de restaurer le capitalisme, même pas en Hongrie ». « Mais — il ajouta — pour que le socialisme se développe il faudra une période de cent ans, peut-être de trois cents ans ». On sait que la façon la plus sûre de faire des prévisions sans les rater consiste à en fixer la réalisation dans un temps assez éloigné pour qu'elles ne puissent être démenties par l'histoire du vivant de ceux qui les écoutent. Encore une preuve du fait que les philosophes ne comprennent rien à la politique, comme le cas de Platon l'avait prouvé deux millénaires et demi plut tôt. Et justement Frédéric de Prusse disait : « Si je haïssais mon peuple je le ferais gouverner par des philosophes ».

Fejtő s'occupa beaucoup de l'Europe, sujet sur lequel il était modérément optimiste, tout en ajoutant : « Si les Européens ne vaincraient leurs faiblesses sur le plan stratégique et militaire, l'Europe risque d'apparaître ridicule en voulant se présenter sur le même niveau des Etats-Unis. ». D'autre part il ne manquait pas de signaler les dangers que le terrorisme international et plus encore la lâcheté et l'esprit de capitulation de certains Européens font courir à notre société : « Quant à la civilisation occidentale — il écrivit après l'attentat de New York en 2001 — on a tort à renoncer à sa prétention d'universalité et à vouloir capituler en son nom face à ce qu'en réalité n'est que démence et barbarie ». Il faudrait que tous les Européens réfléchissent à ce memento.

Le XX^e siècle a été, malgré ses progrès matériels et techniques, une époque de déchirements et de tragédies, mais heureusement il a été aussi marqué par la présence de quelques esprits lumineux et lucides qui en ont racheté les nombreuses lâchetés, tels Stefan Zweig, Raymond Aron, Isaiah Berlin, Istvan Bibó, Jean-François Revel... Parmi eux Ferenc Fejtő ne fut pas le dernier ni le moindre.